

Sorcières

la puissance invaincue des femmes

2018

Mona CHOLLET

éd. La Découverte
coll. Zones

183-4 SAVOIR UNIVERSEL ?

Quand on parle de la place des femmes à l'université, on évoque en général la proportion d'étudiantes d'étudiantes ou de professeures, ou la présence quasi exclusive d'hommes dans certaines filières. On déplore le sexisme – de la part des étudiants et des professeurs – ou le manque de confiance en elles qui empêchent les filles de choisir la physique ou l'informatique. Mais on oublie trop souvent, me semble-t-il, de s'interroger sur le contenu même de l'enseignement, en négligeant le fait que, pour des jeunes femmes, entrer à l'université implique d'assimiler un savoir, des méthodes et des codes qui, au fil des siècles, se sont constitués très largement sans elles (quand ce n'est pas *contre* elles). Si vous pointez ce problème, on vous soupçonnera aussitôt d'essentialisme : voudriez-vous suggérer que les femmes ont un cerveau différent, qu'elles ont une manière « typiquement féminine » d'aborder le savoir ? Que, si elles avaient eu leur mot à dire, elles auraient ajouté des petits cœurs dans les formules mathématiques, peut-être ? Or *l'accusation d'essentialisme est réversible : c'est précisément parce que les femmes et les hommes ne constituent pas des essences figées dans un espace abstrait, mais deux groupes qui entretiennent des relations prises dans le mouvement et les vicissitudes de l'histoire, qu'on ne peut pas considérer le savoir universitaire comme objectif et le doter d'une valeur absolue.*

208 INÉGALITÉ MÉDECIN-PATIENT

brandir le spectre de la mort « est la meilleure arme pour dissuader les femmes d'aspirer au respect de leur corps et pour maintenir leur soumission au pouvoir médical ». À en croire Martin Winckler, c'est aussi la meilleure arme pour dissuader les étudiants en médecine de poser trop de questions sur les pratiques qu'on leur enseigne, en les terrorisant : « Si tu n'apprends pas les bons gestes, et si tu ne les fais pas comme on te les apprend, les patients mourront. » Souvent, la menace est très exagérée – en particulier s'agissant de femmes enceintes, qui ne sont pas malades. Mais soir : parfois, elle est bien réelle. Face à un médecin, on est toujours en position de faiblesse : parce qu'on souffre d'une affection plus ou moins grave, et éventuellement mortelle ; parce qu'il détient un savoir qu'on n'a pas et que si quelqu'un a le pouvoir de nous sauver, c'est lui ; parce qu'on est couché et qu'il est debout, comme disait Desproges. Mais *cette situation de vulnérabilité devrait plaider pour qu'il fasse preuve d'un minimum d'égards, pas pour que le malade la boucle.*

219 AFFECT FONDE SCIENCE

Le philosophe Michel Hulin [...] rappelle qu'il est illusoire de prétendre à une rationalité pure, débarrassée de tout affect. *À la racine de toute discipline intellectuelle*, fait-il valoir, même la plus carrée, la plus rigoureuse, *il y a une préférence affective* – ne serait-ce que celle qui nous fait préférer « l'ordonné au chaotique, le clair au confus, le complet à l'incomplet, le cohérent au contradictoire ». Il

écrit : « Plus profondément, l'affectivité, avec son inévitable dimension de partialité, est au cœur même de l'acte de comprendre, en ce sens qu'une conscience parfaitement neutre et inaccessible à toute considération de valeurs se bornerait à laisser les choses dans l'état où elles se présentent à nous. » Et il conclut : « C'est sur le sol mouvant de la préférence affective que repose l'édifice entier de nos constructions théoriques dans toutes les provinces du savoir. » *La mystique sauvage*, PUF, 1993

220-1 GENÈSE ET MALHEURS DE L'AUTORITÉ SCIENTIFIQUE

À l'origine, il faut [...] se souvenir que [l'attitude cartésienne face au monde est née pour conjurer une immense déstabilisation](#). En montrant que la Terre tournait autour du Soleil, Copernic avait bouleversé la cosmogonie de l'époque ; un bouleversement encore redoublé par le dominicain Giordano Bruno [...], qui postula l'infinité de l'univers, faisant un sort à l'« univers clos et douillet de l'imaginaire médiéval », comme l'écrit Susan Bordo. En même temps, les premières versions du télescope catapultaient l'observateur dans les gouffres célestes. Désormais, « l'infini avait ouvert ses mâchoires ». La tâche de Descartes consista à répondre à l'anxiété née de cette déflagration, à effectuer le voyage « du doute et du désespoir vers la certitude et l'espoir ». Comme par une réaction de dépit, ou de défense, il forgea, à l'égard de cet univers désormais perçu comme vaste et vide, indifférent et froid, une attitude de détachement maximal. Son génie fut de transformer une expérience « de perte et d'éloignement » en un moteur pour la connaissance et le progrès humain. Au terme de l'opération, « le paysage cauchemardesque d'un univers infini était devenu le laboratoire bien éclairé de la science et de la philosophie modernes ».

Celles et ceux qui, aujourd'hui, voient des inconvénients à vivre dans ce laboratoire se heurtent souvent à l'incompréhension et à la désapprobation de leurs contemporains. On leur reproche de remettre en question une société technicienne dont ils sont par ailleurs dépendants et dont ils apprécient le confort – même si cet argument perd de sa portée au dur et à mesure que la crise écologique a des effets toujours plus directs et flagrants. Cette logique rappelle les tentatives pour faire taire les patients qui critiquent le système médical, sous prétexte que leur santé et parfois leur vie en dépendent. Elle nous culpabilise et nous condamne à la soumission, à la résignation. [Pouvons-nous être tenus pour responsables de la société dans laquelle nous avons vu le jour et par rapport à laquelle notre marge de manœuvre est inévitablement limitée ? En tirer argument pour nous interdire de la critiquer aboutit à nous lier les mains face à la catastrophe, à désarmer la pensée et, plus largement, à étouffer l'imagination](#), l'envie et la capacité de se rappeler que les choses ne sont pas condamnées à être ce qu'elles sont.